

Entretien avec Stéphane Breton

1. *Qu'est-ce qui a motivé votre désir de devenir analyste ?*

La psychanalyse fut et reste une invention de la folie. Ce trait la distingue des disciplines connexes (psychiatrie, psychologie, psychopathologie, criminologie) qui, toutes, sont issues de la société et au service de celle-ci. Leur formule est : « Il faut défendre la société. » Ainsi le crime fut-il régulièrement vu comme une atteinte à la vie en société et des meurtriers condamnés à ce titre, cela depuis le tout début des rapports des instances psychiatriques et judiciaires. La psychanalyse a creusé son fragile lieu... ailleurs, aux côtés de certains de ceux que la société rejette. Je la dis une discipline « pariasitaire ». Elle n'est pas du côté du manche, là où l'on dit aux gens comment penser et surtout se comporter.

Il faut avoir eu affaire de près à la folie, s'être heurté à elle avec les yeux clairvoyants d'un enfant pour, un jour, plus tard, avoir tenu à exercer la psychanalyse – ce qui reste une folie. Et l'on peut ici évoquer une phrase de Pascal, celle que Michel Foucault reprit dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être point fou. » La folie n'est pas une maladie (mentale ou psychique), le clivage raison/déraison ne recoupe pas celui du normal et du pathologique, cela Foucault, parmi quelques autres, souvent gens de lettres, l'a fait valoir.

2. *Quel regard portez-vous sur votre pratique analytique « au long cours » ? Quels sont les principaux paradigmes de votre réflexion analytique ?*

Suis-je aujourd'hui en position de jeter un tel regard rétrospectif sur mon exercice (mot que je préfère à « pratique », qui suggère trop la présence ou bien l'absence d'une « théorie ») ? Mais vous avez raison, plusieurs paradigmes ont eu cours dans ce qui s'appelle le « champ freudien ».

Sigmund Freud vient là en premier, avec sa conception d'un « appareil psychique » composé de plusieurs « instances ». Il fut amené à concevoir une seconde « topique », non plus celle qui distinguait le conscient le préconscient et l'inconscient, mais celle du ça, du moi et du surmoi. Cette seconde topique n'a pas pris la place de la première en la chassant ; elles ont cohabité – ce qui a posé bien des problèmes.

Des problèmes qui n'ont fait que s'intensifier par la suite chaque fois qu'un ou une psychanalyste a percé au champ freudien. Leurs noms sont connus, parfois même du grand public : Sandor Ferenczi, Anna Freud, Melanie Klein, Wilfred Bion, Jacques Lacan. Ils furent, chacun, porteurs d'un paradigme. Je ne me suis jamais trouvé dans une posture en surplomb où j'aurais eu tous ces paradigmes sous les yeux dans la perspective de devoir en choisir un. J'ai très tôt entendu parler d'un certain Jacques Lacan d'une façon telle que je me suis dit que, dans la panade où je me trouvais, c'était lui qu'il me fallait, mon « analyste d'élection » (selon l'heureuse expression de Conrad Stein). Le reste a suivi, qui m'a permis d'entrevoir, par après, la raison de cette élection. Freud s'en est tenu au conflit psychique ; Lacan a préféré le tiraillement. Selon lui, chacun est tiraillé entre trois dimensions ou registres qui sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. Il faut croire que « tiraillement » m'allait mieux que « conflit » et que cela m'a parlé, sans même que je le sache.

Thomas Kuhn a envisagé l'histoire des disciplines scientifiques en termes de substitution de paradigmes (ainsi par exemple en physique, où Aristote a dû laisser la place à Newton, puis ce dernier à Einstein). Il n'en va pas de même en psychanalyse, car le statut flottant (peu formalisé) du savoir ne permet pas de trancher aussi « aisément », ne permet pas qu'une communauté de savants choisisse, à un moment donné et presque unanimement, tel ou tel paradigme. De là une sauvagerie que d'aucuns déplorent, d'ailleurs bien à tort car ainsi veulent-ils que la psychanalyse soit autre chose que ce qu'elle est.

3. Que disent les discours sur les sexualités, les genres de notre modernité ? En quoi la psychanalyse a une « part à prendre » dans ce débat anthropologique et politique ?

Il reste remarquable qu'en dépit des efforts faits ici et là on ne parvienne toujours pas à maîtriser les diverses libidos (ce qui donne raison à Freud). Et remarquable également que, socialement, il y ait en permanence dans l'érotique un personnage présenté comme diabolique et condamné à ce titre, une brebis galeuse. C'était hier l'homosexuel, c'est aujourd'hui le « pervers narcissique » ou encore le « pédophile ». On procède alors de la façon dont Kierkegaard décrivait les débats philosophiques. Il notait qu'ils consistaient souvent à mettre un chapeau sur la tête de quelqu'un, puis à déclarer que le porteur de ce chapeau était un bien triste et peu avenant personnage.

4. *En quoi Freud et Lacan sont-ils (encore) modernes ?*

Je ne sais pas ce que veut dire « être moderne ». « Inactuel », ce mot de Nietzsche, me convient mieux.

5. *La psychanalyse est-elle « morte » ? Quelles perspectives a-t-elle dans un « espace scientifique » largement occupé par les sciences cognitives et les thérapies brèves ?*

La science n'est, aujourd'hui encore, pour l'analyse, qu'un horizon qui situe et détermine son savoir. C'est auprès d'elle que se présente ce savoir pour y être évalué tel un clochard en guenilles demandant à être admis à l'Académie ou, plus simplement, par l'« honnête homme ». Cette démarche, disais-je, détermine ce savoir au sens où il ne constitue pas un « entre-soi », au sens où il reste ouvert. Si je fais cas de Claire Lannes, personnage du roman *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras, ou du meurtre de sa femme par Louis Althusser, ou du soulèvement des fous décrit par Ricciotto Canudo dans *Les Libérés. Mémoires d'un aliéniste. Histoire de fous*, c'est, bien sûr, en ayant à l'esprit une adresse qui est celle de mes « collègues », mais aussi en prenant soin de pouvoir être lu par l'honnête homme et dans l'attente de son jugement.

Je ne crois pas qu'un analyste aujourd'hui doive batailler contre les dites sciences cognitives qui sont aujourd'hui en phase avec les exigences d'un contrôle étatique des populations. On ne peut que leur souhaiter « bon vent », quand bien même il s'agit de semblants, comme on le voit au succès de l'expression « intelligence artificielle » qui n'est qu'un artifice d'intelligence – et vous imaginez aisément que si l'on avait dit « AI » (à prononcer à haute voix afin d'entendre la haine) plutôt que « IA » (« il y a », ou « oui ») le succès n'aurait pas été le même. Un semblant sont aussi les images du cerveau fonctionnant. Un programme d'ordinateur les dessine à partir de données extraites non pas directement des cellules nerveuses, mais du fonctionnement du sang dans le cerveau. Si l'on présentait ces données sous forme de ce qu'elles sont, à savoir de tableaux statistiques, la fascination ne serait pas au rendez-vous, cette même fascination qui a fait le persistant succès de la phrénologie, laquelle ne reculait pas à véhiculer des propos tels que celui-ci : « Si j'examine ces enfants qui brisent et cassent tout, je suis certain de trouver l'organe de la destruction. » On ne cherche plus sur les crânes la « bosse du crime », les explorations du cerveau se sont affinées et l'on peut en attendre beaucoup ; toutefois, la démarche localisatrice reste la même. Le jour où l'on

nous dira la raison physiologique qui m'a fait rêver d'un ciel vert et non pas bleu, on pourra discuter.